

Jean-Désiré Sikely : “Drogba président ? Vous plaisantez !”

L'ancien milieu du MHSC a joué un grand rôle dans la première accession de La Paillade en D1 lors de la saison 80/81. Il a aussi porté le maillot du FC Sète. Vivant entre Marseille et Abidjan de puis qu'il a raccroché les crampons au milieu des années 80, l'Ivoirien a entamé une toute autre carrière depuis 2001 : celle d'homme politique...



Monsieur Sikely, comment avez-vous débuté dans le foot ?

J'ai joué en Cadet et puis plus rien jusqu'à mes vingt ans. Le foot, ce n'était pas trop mon dada. J'étais plutôt dans la musique.

Pourtant les Ivoiriens, comme tous les Africains, sont fanatiques de ballon...

Oh, la, la...oui ! Les gens peuvent même tuer quelqu'un pour ça. Un jour le président de la république a dû aller se réfugier dans une base militaire après un match perdu par l'équipe nationale. Mais à mon époque, les parents ne voulaient pas que leurs fils jouent au foot car c'était considéré comme un sport de voyou. Un enfant de bonne famille ne jouait pas au ballon. Aujourd'hui, au contraire, ils les poussent à en faire avec l'argent qu'il y a. Je suis arrivé un peu trop tôt (rires).

Comment s'est déroulée votre arrivée en France ?

Mon père a eu vingt-cinq enfants et moi j'étais l'ainé. Même si j'avais une grande sœur, c'est l'homme qui compte en Côte d'Ivoire. J'ai donc cherché un moyen pour aider ma famille et c'est dans cette optique-là qu'un matin je suis parti, un matin, de chez mes parents. À 20 ans, comme ça, avec dix euros en poche. Je suis passé par le Mali et Dakar avant d'arriver à Marseille en bateau. Un peu comme ces gens qui essaient de nos jours de traverser

en pirogue. J'avais joué six mois au Sénégal et c'est une personne de là-bas qui a payé mon passage.

Cela n'a pas dû être évident d'arriver dans ces circonstances en cité phocéenne ?

Je suis arrivé avec mes cliques et mes claques, sans un rond, sans savoir où dormir. Je me suis renseigné auprès des Africains du coin qui m'ont indiqué un centre d'hébergement où j'ai rencontré un compatriote qui m'a accueilli. Un jour, il m'a demandé si je ne voulais pas jouer

au foot, car je faisais maçon et un peu de tout comme boulot à droite et gauche. Il m'a envoyé jouer au Premier Canton où monsieur Marcel Sportiello était le

président. Il tenait le restaurant Le Sanglier et la plupart des Africains du coin sont passés par son club. Comme le père de Djibril Cissé ou même Eric DiMeco et Marcel Dib.

Et l'OM est arrivé...

J'ai joué deux saisons au Premier Canton et quelqu'un m'ayant repéré m'a proposé de faire un essai à Bastia. Mais ça ne m'intéressait pas. Il est revenu une deuxième fois à la charge en me proposant l'OM. C'est comme ça que ça a commencé. Un essai avec la DH devant quinze ou vingt spectateurs. Avec les Courbis et les Bracci à côté. À la fin du match, ils m'ont dit : « Tu peux t'entraîner avec nous. » En

réserve. Puis quelques mois après, mon jour de gloire a sonné. Skoblar était suspendu et le coach Zatelli a dit qu'il voulait essayer Albert Emon ou moi-même pour le remplacer. Il m'a titularisé et Albert était sur le banc. C'est comme ça que j'ai intégré l'équipe première devant quarante mille spectateurs face à Sedan.

Cela doit être un sacré souvenir...

Ah ça oui ! Avec les Carnus, Bosquier, Magnusson et moi avant-centre. On a gagné 4-2 et j'ai marqué deux fois ! J'étais comme un fou. Pendant une demi-heure, je courais de partout mais je n'arrivais pas à toucher un ballon, tellement c'était rapide. Puis Skoblar m'a expliqué comment jouait Magnusson. C'est ce dernier qui m'a donné les deux buts...

Pourquoi être parti un certain temps en D2 à Toulon ?

Je ne pouvais pas jouer car j'étais le troisième étranger. Je suis donc parti dans le Var pour y signer pro avant de revenir à l'OM quand j'ai obtenu la nationalité française.

Parlez-nous un peu de votre arrivée à Montpellier...

Déjà à Toulon, La Paillade m'avait contacté. Mon copain Ouatarra me disait de venir y jouer. Mais c'est après, quand j'étais à Martigues que cela s'est fait. On recevait Montpellier qui pouvait encore mon-

ter en D1 ou au moins jouer les barrages. Et ce jour-là, je les ai tués en marquant le seul but du match ! Quelques jours après, Nicollin a appelé chez moi. J'ai entendu parler du pays avant qu'il me dise : « Maintenant, toi tu vas nous faire monter en D1 ! » Je lui ai demandé : « Et comment ça ? » « Prends ta voiture et viens nous voir au stade » m'a-t-il répondu...

Vous voilà donc à la Mosson pour la saison 80/81...

Si le club n'avait pas eu l'ambition de monter je n'y serais pas allé. Mais là, avec Vergnes avant-centre, Sarra-magna à gauche et moi à droite alors que derrière on avait Mézy libéro et Ouatarra stoppeur... Oh la la, on a fait une de ces saisons ! J'ai fini complètement cuit, il aurait fallu qu'on m'opère d'une pubalgie bien avant la fin du championnat. Mais le coach Kader Firoud disait que même blessé j'étais dangereux... Alors, on m'infiltrait et je ne m'entraînais presque pas.

Racontez-nous cette saison historique pour La Paillade puisque c'est celle de sa première accession en D1...

C'est une des meilleures saisons que j'ai pu faire. On n'avait pas assez de remplaçants, mais les douze ou treize joueurs étaient vraiment soudés. J'ai connu des clubs, mais cette équipe de La Paillade m'a vraiment marqué. L'entraîneur Kader Firoud était quelqu'un de formidable, un

« Ce jour-là je les ai tués. Quelques jours après, Nicollin appelait chez moi. »

« Le 19 mai je pars en campagne pour l'élection présidentielle. »

personnage. Je me rappelle que quand il voyait quelqu'un dans le vestiaire mettre ses protège-tibias et remonter ses chaussettes il disait, « Quelle gonzesse ! » Alors qu'à moi il me jetait le maillot et le short en disant « Ça c'est un joueur avec des couilles ! » Car je jouais sans protection, les chaussettes baissées. Je ne passais jamais sur la table de massage. Je me massais moi-même et je n'avais peur de rien sur le terrain. Kader m'appréciait... C'est dommage qu'il ne soit plus des nôtres.

Il semble que vous ne vous soyez pas remis de votre pubalgie et Montpellier a fait l'ascenseur la saison suivante...

On avait un bon effectif et une très bonne équipe avec le brésilien Luisinho, l'Argentin Trossero etc... Mais cela a été difficile. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Personnellement, je commençais à prendre de l'âge et à la troisième saison je me suis finalement éclipsé pour aller à Sète.

Quel souvenir gardez-vous de votre passage en île singulière ?

Un très bon, comme avec Montpellier. Ils voulaient accéder à la D2 et sont venus me chercher en me disant : « Toi tu es l'homme des montées. » Cela n'a pas été tranquille, mais on l'a fait. A Sète, il y avait un seul entraînement en semaine. Alors je m'entraînais tous les jours avec Montpellier, car je voulais faire la différence en match pour obtenir cette montée. On n'admettait pas la défaite à domicile. A l'époque, ça n'existait pas de perdre à la maison ! Aujourd'hui, les joueurs arrivent et se font la bise...Moi, quand j'étais dans le tunnel, j'étais déjà énervé, alors, il ne fallait pas me demander de tendre la main.

Avez-vous joué avec les Eléphants de la Côte d'Ivoire ?

Oui mais j'ai commencé tard en sélection. Lors des éliminatoires de la CAN 84 qui était organisée chez nous à Abidjan. On a été éliminé au premier tour de la phase finale et c'était carrément le deuil national... Au pays, c'était une tout autre mentalité, très branchée sur le fétiche. Quand tu vas au cimetière à 3h du matin avec le marabout, tu n'arrives pas à dormir et à récupérer...On joue notre qualification face au Cameroun de Roger Mila. Les sorciers ont dit aux dirigeants que si je jouais la Côte d'Ivoire perdrait. Car les Camerounais me connaissaient bien et m'auraient ensorcelé. Je n'ai pas joué et on a perdu. Roger a dit après le match : « Quand on a vu que Sikely n'était pas sur la feuille de match, on savait que c'était bon car il était le seul que l'on craignait. » Comme quoi...

Aujourd'hui la sélection ivoirienne jouit d'une belle notoriété, grâce à Drogba notamment...

C'est sûr que de mon temps l'équipe nationale n'était pas aussi médiatisée qu'elle l'est actuellement avec lui. Mais il faut savoir qu'avant Drogba on a eu de grands joueurs comme Laurent Pokou qui ont été nos aînés et qui ont ouvert la voie. Désormais on parle davantage de nous, c'est bien. Comme on a beaucoup parlé à une époque du Cameroun ou du Sénégal. Ça marche par périodes. Le foot africain est ce qu'il est, avec ses hauts et ses bas.

Au moment de la guerre civile en Côte d'Ivoire au début des années 2000, Drogba avait pris la parole en demandant le dépôt des armes. A-t'il un rôle à jouer dans votre société en tant que sportif adulé ?

Aucun sportif ne peut détenir les solutions à nos problèmes. Ils sont les idoles des jeunes dans la rue mais n'ont pas vraiment un impact sur la société. Ça, c'est le rôle des politiques. Quand on me



REPÈRES

NÉ : le 27 janvier 1951
À : Grand-Lahou (Côte d'Ivoire)
NATIONALITÉ : Ivoirienne et française
PARCOURS :
OM (1973-75) - Toulon (1975-78)
OM (1978-79) - Martigues (1979-80)
Montpellier (1980-83) - Sète (1983-85)
FAITS D'ARME : International Ivoirien (participation à la CAN 84 et 86) - Président du Mouvement Ecologique Ivoirien (MEI)

dit que Drogba va être président, je réponds : « Vous plaisantez ou quoi ?! »

Comment s'est déroulé l'après foot pour vous ?

Je suis rentré au pays un an après la fin de ma carrière pour mon jubilé à Abidjan. J'ai alors rejoint le ministère de la jeunesse et des sports avant d'intégrer l'encadrement de l'équipe nationale pendant quelques mois. Mais, comme l'Afrique est un monde où il y a toujours des surprises, je suis, par la suite, rentré sur Marseille.

La carrière d'entraîneur ne vous tentait-elle pas ?

Je n'ai pas voulu me lancer là-dedans. C'est trop compliqué. Je me suis demandé si ça valait le coup. Car, il faut savoir que jamais un Africain n'a été entraîneur de L1 ou L2. Nous savons jouer, mais de là à nous donner les rênes d'une équipe...Je tire un coup de chapeau à Pape Diouf qui est un ami et le seul Africain à être à la tête d'un club en Europe ! Ça, ça n'existe pas normalement !

Pourquoi la politique ?

Je ne pensais jamais être un politicien. Mais j'ai tellement côtoyé ces hommes depuis la fin des années 80... Comme je suis vraiment sensible à l'environnement, j'ai vu aussi que mon pays et l'Afrique étaient une véritable poubelle ! Il y a bien des ONG qui œuvrent pour l'environnement mais pour mieux défendre l'écologie, il fallait des élus au Parlement et dans les mairies. En Europe, j'ai pu observer ce qui se faisait. J'ai aussi rencontré des responsables des Verts français lors de manifestations et je me suis finalement lancé pour créer mon parti du Mouvement Ecologique Ivoirien en 2001.

Etes-vous les seuls Verts en Côte d'Ivoire ?

Non, il y a quatre partis, mais deux, dont le nôtre, fonctionnent vraiment. C'est rare en Afrique car, quand tu parles d'environnement, on te dit que c'est du n'im-

porte quoi. Que ce n'est pas la priorité. Ici, ils détruisent tout, abattent les arbres pour faire la cuisine. L'Afrique jette tout par terre, les gens s'en foutent, c'est un dépotoir. Il y a une éducation à donner. Pour sensibiliser les gens, on veut faire intervenir des ambassadeurs des Verts dans les écoles. On a aussi créé la fédération des Verts africains qui regroupe des membres de tous les pays.

Avez-vous le soutien d'autres Verts Européens ?

On n'a pas de soutien, les Verts en Europe ont déjà leurs soucis. Ca ne me dérange pas car l'Afrique c'est toujours l'image de « la main tendue » et ça ne me plaît pas trop. Alors on se bat avec nos difficultés, car l'Africain n'est pas encore prêt pour l'écologie.

Au delà de l'environnement, les Ivoiriens sont confrontés à d'autres problèmes. Tout d'abord parlons de la vie chère qui a entraîné des émeutes de la faim...

C'est la crise de partout. Le peuple meurt de faim alors que la Côte d'Ivoire est riche !

Que fait le gouvernement ? On est producteur de pétrole avec 40 000 barils par jour, de cacao et de café. Mais on a une dette pas possible envers le FMI et la Banque Mondiale. Où va l'argent ?

Après le coup d'état des rebelles en 2002, et malgré l'accord de paix passé ensuite entre le président et ceux-ci, le pays semble être resté divisé en deux. Avec les rebelles contrôlant toujours la moitié nord de la Côte d'Ivoire...

Selon les termes de l'accord de paix, le chef des rebelles Guillaume Soro est devenu Premier ministre. Cela n'est pas normal, mais il a fallu ça pour pouvoir envisager des élections présidentielles et que le chef des rebelles s'engage à ne pas s'y présenter. L'accord voulait aussi qu'ils déposent les armes. Mais tous ne l'ont pas fait, donc il y a un problème.

Est-ce la raison pour laquelle les élections présidentielles ont été maintes fois repoussées depuis 2005 jusqu'à novembre prochain ?

En partie oui. Le mandat du président Gbagbo aurait dû prendre fin en octobre 2005, mais il est resté au pouvoir car la Constitution prévoit le prolongement de son mandat en cas de guerre ou de crise. Ce qui a été le cas. Mais il y a eu aussi des problèmes concernant les inscriptions sur les listes électorales en vertu

de la nationalité ivoirienne. On a insisté pour qu'un recensement, « l'audience foraine », soit fait. Un grand nombre d'Ivoiriens n'ont pas de carte d'identité et ne peuvent pas voter, alors que de nombreux étrangers des pays limitrophes sont venus pour travailler dans nos plantations et prendre nos terres. On leur a donné une carte d'identité et le droit de vote. Ils se prennent pour des Ivoiriens. Et ils votent forcément pour le président leur ayant permis cela...

Le miracle Ivoirien entre les années 60 et 80 est désormais bien loin...

On a été lésé dès l'instant où on n'a plus fixé les prix de ce qu'on produisait. Les producteurs ne peuvent pas dire au bateau de ramener les denrées d'Europe si le prix ne leur convient pas. C'est du périssable. Quand tu vois ces producteurs, tu as pitié d'eux. Ils sont pauvres ! Une fois qu'ils ont vendu leur récolte, ils n'ont déjà plus d'argent.

En tant que politicien comment voulez-vous agir face à ces problèmes ?

Ce n'est pas moi qui vais changer tout ça. Mais je veux faire en sorte que l'Etat fasse quelque chose. Que des coopératives de paysans soient créées, ainsi que des mutuelles et des dispensaires. Les gens ne peuvent pas se soigner. La sécurité sociale n'existe pas ici. Après l'obtention de l'indépendance, il y a eu un abandon total à ce niveau-là. Nos chefs ont des châteaux en Europe alors que le peuple meurt de faim et n'a pas accès aux soins médicaux. Ce sont toujours les mêmes au pouvoir, il faut que ça change.

Comment pouvez-vous agir depuis Marseille ?

J'ai une équipe sur place, et le 19 mai, je pars en campagne là-bas. Il va falloir faire alliance avec un parti. Certainement avec celui du président actuel. Si on doit avoir un soutien, c'est de lui qu'on doit l'avoir.

C'est un peu contradictoire avec le désir de changement que vous évoquiez avant...

Non, Laurent Gbagbo est quelqu'un de bien. C'est un battant grâce à qui le multipartisme est arrivé en Côte d'Ivoire. Il a risqué sa vie, la prison pour ça. Il a aussi permis au pays d'avoir plus de journaux et de liberté de la presse, même s'il y a encore des choses à améliorer à ce niveau-là. Mais, ce serait mieux si l'élu était quelqu'un qui n'a rien à voir avec lui, son prédécesseur, Konan Bédié, ou Ibrahim Ouattara du Nord du pays. Je compte sur la vigilance de l'ONU concernant le scrutin. Quand je vois ce qui se passe avec Mugabee au Zimbabwe et qu'on ne sait toujours pas qui est le président...Ou encore les tricheries au Kenya avec les massacres qui ont suivi...C'est tout ce qu'on craint en Côte d'Ivoire. Il ne faut surtout pas en arriver là. Mais, je sais que nous sommes un pays béni des Dieux, pacifique. L'Ivoirien n'aime pas la guerre malgré le coup d'Etat de 2002. Celui-ci avait surtout été causé par la mal information des gens.

Avec tout ça, reste-t'il une place pour le foot dans votre vie ?

Oui, une petite place quand même (rires). Je ne pouvais pas tout laisser tomber. De temps en temps je m'y remets, que ce soit pour jouer avec des enfants ou les entraîner occasionnellement. J'habite à cinq minutes du vélodrome. Je suis un fanatique total de l'OM ! Mais, quand j'y vais, souvent je rentre à la maison avant la mi-temps. Je m'énerve facilement et comme je suis le premier supporter de l'OM, des fois j'ai le cœur qui bat trop fort...

N.D.